NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1897.

Livraison 3ème | 6e SÉRIE. | Tome 1.

# COMPTES-RENDUS

—DE—

# L'Athénée Louisianais,

**PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.**

## SOMMAIRE.



*Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.*

**Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.**
**Le Numéro, 25 Cents,**
Chez **M. G. F. WHARTON**, 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
**1897.**

*Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1897.*

# COMPTES-RENDUS
DE
# L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

**ATHÉNÉE LOUISIANAIS**

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

---

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

---

## Séance du 12 Mars 1897.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Alcée Fortier, Dr. Gustave Devron, Edgar Grima, Henri A. Bernard, G. B. d'Anglade, P. A. Lelong, Juge Joseph A. Breaux, G. V. Soniat, L. N. Brunswig et Bussière Rouen.

---

Ouverture de la séance à huit heures.

Motion est faite, secondée et adoptée, que comme il n'y a qu'un seul manuscrit pour le concours de 1896, l'Athénée lise le manuscrit et décide si le manuscrit mérite une médaille.

Après la lecture du manuscrit, l'Athénée décide que vu le grand nombre d'anglicismes que contient le manuscrit ayant pour épigraphe, "Dieu et mon droit," il ne juge pas convenable d'accorder une récompense à l'auteur de cette composition, mais espère qu'il se perfectionnera dans la langue française et qu'il réussira une prochaine fois.

La parole est donnée à M. L. N. Brunswig qui raconte, d'une manière très spirituelle et très intéressante, ce qui l'a frappé le plus pendant son récent voyage au Canada et en Angleterre.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

---

## Séance du 26 Mars 1897.

---

PRÉSIDENCE DE MM. ALCÉE FORTIER ET GUSTAVE DEVRON

Membres présents: MM. Alcée Fortier, Dr. Gustave Devron, J. N. Augustin, C. E. Allgeyer, Juge Jos. A Breaux, G. B. d'Anglade, Gaston Doussan, Edgar Grima, P. A. Lelong, H. Rolling, Gustave V. Soniat, Charles J. Théard, Dr. J. Touatre et Bussière Rouen.

---

A huit heures, la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 12 mars 1897.

L'Athénée décide à l'unanimité des voix que M. d'Anglade sera prié de faire une conférence à la fête annuelle.

Les messieurs dont les noms suivent sont priés de se charger de la partie musicale de la fête: Charles J. Théard, P. A. Lelong et H. Rolling.

M. Gustave V. Soniat et M. le Dr. J. Touatre promettent de lire quelque chose à la prochaine réunion.

M. Grima donne le récit en vers d'un incident auquel il assista.

M. P. A. Lelong présente à ses collègues des vues de l'Auvergne et explique avec esprit les légendes qui se rattachent à chacun des endroits dont il parle.

A neuf heures et demie, l'ajournement est prononcé.

---

## Séance du 9 Avril 1897.

---

PRÉSIDENCE DE MM. JOS. A BREAUX, GASTON DOUSSAN ET ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. J. Numa Augustin, H. A. Bernard, Joseph A. Breaux, G. B. d'Anglade, Gaston Doussan, Alcée Fortier, Emile Rost, H. Rolling, Chas. T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, George H. Théard, Charles J. Théard, Dr. J. Touatre et Bussière Rouen.

---

A huit heures le séance est ouverte.

Le procès-verbal de la réunion du 26 mars est lu et adopté.

M. Charles J. Théard, au nom du comité chargé de la partie musicale de la fête annuelle, annonce que le comité s'est assuré les gracieux services de Mlle Marie Romain, pianiste, de Mlle Camille Gibert, soprano, de Mme Maurice E. Brierre, soprano, et de M. Alfred L. Dufilho Jr., ténor.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre adressée au Président de l'Athénée, datée du 8 avril 1897, dans laquelle le secrétaire de l'Union Française fait savoir que cette société a fait une exception en faveur de l'Athénée, à qui est offert l'usage de la salle de l'aile droite du rez-de-chaussée, à l'effet d'y tenir ses séances et d'y installer sa bibliothèque.

L'Athénée, par un vote unanime, accepte avec reconnaissance l'offre généreuse de l'Union Française, et le secrétaire est prié de répondre à cette lettre et d'exprimer les sincères remerciements de l'Athénée.

M. le Dr. Just Touatre lit une charmante et touchante page de lui ayant pour titre —"Souvenirs sur le Dr. Borde." Le Dr. Touatre y raconte les innombrables services rendus par son ami, le Dr. Borde, si bien connu et aimé à la Nouvelle-Orléans, et rappelle, en termes dictés par une affection sincère, la charité et les vertus du regretté praticien. Cette biographie du Dr. Borde est fort appréciée par les collègues du Dr. Touatre, qui ont tous été les amis de celui dont il parle avec tant de cœur.

La parole est ensuite donnée à M. Gustave V. Soniat qui lit un très intéressant et savant article sur le Code Civil. Ce manuscrit de M. Soniat fait preuve de beaucoup d'érudition et de travail, et contient nombre de pages qui font honneur à l'auteur dont le patriotisme se fait voir à chaque page, surtout quand il parle de la langue française.

MM. Henri A. Bernard, Edgar Grima et Bussière Rouen sont priés de se charger des derniers préparatifs de la fête publique.

A neuf heures et demie, le Président prononce l'ajournement.

---

## Séance du 23 Avril 1897.

---

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Alcée Fortier, Dr. Gustave Devron, Gaston Doussan, Juge Jos. A. Breaux, Edgar Grima, F. Jaubert, P. A. Lelong, H. Rolling, Chas. T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Juge Geo. H. Théard, Dr. J. Touatre et Bussière Rouen.

---

A huit heures le Président ouvre la séance.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion précédente.

Le Président présente à l'Athénée au nom de Mme Peery, fille du Dr. Alfred Mercier, un grand cahier contenant des extraits de journaux et autres écrits concernant l'Athénée et le Dr. Alfred Mercier.

Le secrétaire est prié d'écrire à Mme Peery et de lui exprimer les sincères remerciements de l'Athénée.

M. Lucien Soniat finit la lecture de son poème intitulé "Souvenir de jeunesse"; et M. Fortier lit un petit article qu'il écrivit en 1879 et qui fut publié dans le "Petit Journal" de la Nouvelle-Orléans, dont notre regretté collègue, M. Chas. Bléton, était rédacteur.

L'ajournement est ensuite prononcé.

## SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE.

Le dimanche 25 avril 1897, l'Athénée Louisianais a donné sa séance publique annuelle. Un nombreux auditoire a encouragé par ses applaudissements ceux qui ont pris part à cette fête dont le grand succès est un encouragement pour l'Athénée.

### PROGRAMME.

Ouverture de la Séance à 1 heure.

1—Allocution........................................Prof. A. FORTIER, Président

2—Solo........................................Mlle CAMILLE GIBERT
accompagnée par Mlle CECILE CARRIERE.

3—Sur la Plage de la Grande Ile, Plaintes des Flots....Hubert Rolling
Mlle MARIE ROMAIN.

4—Conférence........................................M. GEORGES B. D'ANGLADE

5—Solo........................................M. ALFRED L. DUFILHO, JR.
accompagné par M. GEO. L. O'CONNELL.

6—Solo........................................Mme MAURICE E. BRIERRE
accompagnée par M. MAURICE E. BRIERRE.

**Comité de Réception.**

M. CARL C. FRIEDRICHS........................Président.

MM. Chas. A. Joubert,
René Lanauze,
Henri J. Landry,

MM. Walter E. Lawson,
Henry C. Meyer,
Gustave A. Olivier.

## Allocution de M. Alcée Fortier, Président.

Mesdames et Messieurs,

Je suis heureux de voir que vous avez répondu en si grand nombre à notre invitation ; cela prouve encore une fois que vous vous intéressez à notre société et que vous approuvez notre œuvre. Nous tâchons d'être dignes de notre nom. Vous savez que chez les Grecs, Minerve s'appelait Athéna et qu'elle était la déesse de la sagesse et des beaux-arts. Son temple était l'Athénée, et ce nom fut donné plus tard au lieu public où les rhéteurs et les poètes venaient lire leurs ouvrages et enseigner la rhétorique et les belles-lettres. A l'Athénée Louisianais nous n'avons pas la prétention d'enseigner les belles-lettres, mais nous voulons faire voir que cultiver l'esprit, la pensée, c'est cultiver aussi le cœur, c'est se rendre heureux. Je n'oublierai jamais ce qu'a dit un jour mon excellent ami, le fondateur de l'Athénée, le Dr. Alfred Mercier : " La pensée est un flambeau qu'il ne faut jamais laisser s'éteindre ; elle éclaire la marche de la civilisation, et expose aux yeux des hommes les machinations de ses ennemis." Contribuer bien modestement à la civilisaiton de notre pays, de notre ville, voilà le but que nous nous proposons, et comment cultiver l'esprit, la pensée, d'une manière plus efficace qu'en cultivant la langue française, la littérature française, où se trouvent les œuvres les plus profondes, les plus poétiques, conçues par l'esprit humain ?

Nos séances publiques annuelles font époque dans l'histoire de l'Athénée et sont d'une grande importance. Là se réunit l'élite de notre population franco-louisianaise, de notre population créole. Là on peut voir que la race créole n'a pas dégénéré, que les hommes sont,

comme l'étaient leurs ancêtres, courtois et distingués, que les femmes sont, ce que les femmes créoles ont toujours été, la merveille de la création. L'Athénée n'aurait-il d'autre résultat que de réunir une fois par an ce charmant auditoire féminin qu'il pourrait se féliciter du succès de sa fête. N'est-ce pas, Messieurs, que vous êtes de mon opinion, et pouvez-vous ne pas redoubler de zèle quand vous vous voyez encouragés par un tel auditoire ?

Depuis notre dernière séance publique nous avons eu le malheur de perdre un de nos membres les plus dévoués, les plus distingués, M. François Tujague, qui fut le père de l'Union Française, cette généreuse société qui nous donne l'hospitalité depuis tant d'années, et qui met cette belle salle, d'une manière si gracieuse, à notre disposition. Je crois qu'il est de mon devoir de rendre un hommage public à la mémoire de M. Tujague qui fut un littérateur et un philanthrope.

Je suis sûr que vous serez heureux d'apprendre, Mesdames et Messieurs, que depuis quelques mois le nombre des membres de l'Athénée a beaucoup augmenté. Vingt nouveaux collègues sont venus s'asseoir parmi nous et nous ont apporté le précieux concours de leurs lumières et de leur dévouement. Il n'est que juste de dire que nous devons ce résultat en grande partie au zèle qu'a déployé le sympathique consul de France, M. d'Anglade.

Le sujet du concours de 1896 était, " De tous les Romanciers français du dix-neuvième siècle, quel est celui qui vous plaît le plus et pour quelles raisons ? " Le roman français au XIXe siècle étant célèbre dans le monde entier nous pensions recevoir d'excellentes compositions, mais malheureusement tel n'a pas été le cas, et nous n'avons pas de lauréat à couronner cette année. Nous désirons, cependant, encourager l'auteur du manuscrit portant pour épigraphe, " Dieu et mon Droit," et

nous lui accordons une mention honorable. Nous regrettons que de nombreux anglicismes ne nous permettent pas de couronner un manuscrit où l'auteur fait preuve d'érudition et de sens critique.

C'est la troisième fois depuis la fondation de notre concours, en 1878, que nous ne présentons pas de médaille à un lauréat ou à une lauréate, à notre séance publique. Nous avons alors remplacé la lecture du manuscrit par une conférence. En 1892 M. Jules Desfontaines, un jeune Français, qui faisait le tour du monde, nous a donné une conférence fine et spirituelle sur les îles de la Polynésie; en 1893 le Dr. Alfred Mercier paraissait pour la dernière fois sur cette estrade et nous parlait de la manière la plus intéressante et la plus savante de la vie intime des Romains qu'il connaissait aussi bien que s'il avait été leur contemporain. Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, vous aurez le plaisir d'entendre une conférence que nous fera un de nos collègues les plus éminents. Nous avons eu souvent l'occasion à nos séances d'admirer le talent et l'érudition de M. d'Anglade. Il nous a lu des articles importants et nous a fait des causeries charmantes sur les pays où il a habité et sur la littérature française. M. d'Anglade n'est donc pas à son coup d'essai; il a publié des livres appréciés en France et en Amérique et vous aurez grand plaisir à l'entendre parler du roman français contemporain. M. d'Anglade représente dignement la France en Louisiane et le gouvernement de la République vient de lui conférer une haute distinction en le nommant chevalier de la Légion d'Honneur. Nous avons tous applaudi à cette marque d'honneur si bien méritée, et je ne fais qu'exprimer le sentiment unanime de l'Athénée en disant ici que notre conférencier est un des membres les plus zélés, les plus utiles de notre société. Mais je crains de mettre la

modestie de notre ami à une trop rude épreuve et je terminerai cette courte allocution en vous souhaitant cordialement la bienvenue.

---

**Conférence—M. Geo. B. d'Anglade.**

---

M. Georges B. d'Anglade, à la requête de ses collègues, traite le sujet proposé pour le concours de 1896, à savoir : " De tous les romanciers français du dix-neuvième siècle, quel est celui qui vous plaît le plus et pour quelles raisons ? "

Sujet difficile à résoudre, selon M. d'Anglade, car il est impossible d'expliquer, en littérature comme dans toute autre chose, ses préférences. On préfère une chose parce qu'on la préfère, et voilà tout.

Il choisit Zola, Bourget et Loti, et présente savamment la manière et le style de ces trois romanciers qui ont créé, chacun, une école tout à fait spéciale et individuelle. Zola écrit avec les yeux, Bourget avec la raison et Loti avec le cœur.

M. d'Anglade explique que Zola, comme employé de librairie, voulut lui-même écrire, et, choisissant ce qui semblait le plus plaire au public, créa ainsi l'école naturaliste. Malgré la trivialité des expressions et la manière crue de l'action, Zola a écrit d'admirables pages où il a déployé en grand, son merveilleux pouvoir d'observation et son style descriptif : en un mot il reproduit correctement tout ce qu'il voit et fait parler les choses inanimées.

D'après M. d'Anglade, le public est plus responsable que M. Zola des choses qu'il dit, car si le public ne lisait pas les écrits de cet auteur, il serait forcé, ainsi, d'abandonner le genre qu'il a choisi.

Quant à Bourget, c'est un chirurgien qui fouille les

plaies, c'est un psychologue savant qui cherche les maux comme le ferait un médecin dont le diagnostique est sûr. Pourtant, nous dit M. d'Anglade, M. Bourget n'offre pas de remède à ces plaies, à ces maux, et il ne serait pas prudent de le consulter comme médecin. M. Bourget commença par être poète, devint ensuite voyageur et finit par se faire romancier. Ses idées, un peu sceptiques sur le mariage, se changèrent, car lui-même s'étant marié, il trouva dans sa femme une collaboratrice capable et zélée. Son scepticisme s'émoussa, le doute sur le bonheur matrimonial fit place à une certitude contraire, laquelle laisse entrevoir que dans peu de temps M. Bourget deviendra un moraliste de premier ordre. M. d'Anglade s'occupe du style merveilleux de M. Bourget et invite ceux qui ne l'ont pas lu à se procurer ses ouvrages dont le charme est captivant.

Loti, dit M. d'Anglade, peut-être comparé à un grand peintre paysagiste. Il décrit d'une manière tout à la fois frappante et poétique. Comme officier de marine il a beaucoup voyagé et il s'est plu à peindre tous les pays où sa carrière l'a transporté. N'ayant pas le droit de signer ses écrits, Loti envoya au *Figaro* un article non signé. Tout le monde reconnut le style de l'auteur aussi bien que si sa signature s'y était trouvée. Ceci démontre que, de même que Zola et Bourget, Loti a une façon d'écrire qui lui est toute particulière et qui est reconnaissable. M. d'Anglade donne lecture d'une page des "Pêcheurs d'Islande," pour montrer l'admirable manière de peindre de Loti.

M. d'Anglade conclut sa charmante causerie par une plaidoirie en faveur du roman. Il explique, avec beaucoup d'esprit et de finesse, ses vues à ce sujet, et termine, salué des applaudissements unanimes d'un auditoire choisi qui a écouté avec une religieuse attention le conférencier distingué.

## SOUVENIRS SUR LE DR. BORDE.

Messieurs,

Lorsque nous sentons la vieillesse venir, nous aimons à parler de notre jeunesse, à médire un peu du temps présent et à croire surtout, que tout était mieux quand nous courions après la vie, avec nos vingt ans, nos illusions, notre enthousiasme !

Savez-vous pourquoi ? C'est que lorsqu'on est jeune, les impressions sont plus vives, les sensations plus vibrantes, l'intelligence plus avide de tout apprendre, de tout comprendre, et le cœur plus encombré de sentiments généreux.

A cet âge heureux les souvenirs agréables se gravent profondément dans notre pensée et ne s'effacent plus.

Aussi, pour se consoler de vieillir, c'est avec une tendre émotion qu'il faut remuer les souvenirs des jeunes années, parce qu'ils ne laissent dans l'esprit que des visions agréables qui charment le soir de la vie. Ce sont surtout les amis qu'on a eus, qui ont gravi la côte avec vous, qui ont partagé vos joies et vos peines, qu'il faut évoquer avec le plus de plaisir, parce que les souvenirs d'une véritable amitié éveillent toujours des pensées empreintes de douceur et de délicatesse.

Je veux faire revivre devant vous un homme charmant, aimable, cordial, plein d'esprit, d'une intelligence supérieure et qui pendant trente ans fut à la Nouvelle-Orléans l'honneur de la profession médicale.

J'ai eu le bonheur rare d'être son ami pendant de longues années et, aujourd'hui encore, le souvenir de cette franche et inaltérable amitié est si vif et si pénétrant, qu'il emplit mon cœur. La plupart de vous, Mes-

sieurs, l'ont connu, l'ont aimé et je n'aurai pas besoin de le nommer, parce que vous savez tous que c'est du Dr. Borde que je veux vous entretenir.

Borde était né de parents français, en Louisiane, dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. Il passa son enfance à la Nouvelle-Orléans, et à quinze ans fut envoyé à Paris pour terminer ses études classiques et étudier la médecine.

Au collège, comme à la Faculté, il se distingua par sa vive et claire intelligence et par son travail et son application opiniâtres. Très jeune il fut nommé, au concours, interne des hôpitaux de Paris. Il fut l'interne d'Aran, de Broca, d'Alphonse Guérin, médecin et chirurgiens qui ont laissé un grand nom dans la science, Broca surtout, qui fut un des chefs de l'école anthropologique moderne, et à qui Paris a élevé une statue.

Borde avait conservé pour ses maîtres l'affection la plus vraie, et la plus grande reconnaissance ; car il savait que nous sommes bien peu de chose, quand on nous enlève ce que nos ancêtres nous ont légué et ce que nos maîtres nous ont appris.

Borde revint à la Nouvelle-Orléans, jeune, distingué, enthousiaste et ambitieux de conquérir vaillamment sa place au soleil, par son travail et son savoir.

Pendant ses huit années d'études pour son doctorat, il avait acquis de grandes connaissances médicales et beaucoup d'expérience. Son esprit large et réfléchi était rompu aux difficultés du diagnostic, son jugement était rarement en défaut car il avait le sens médical très développé.

Ses maîtres avaient semé en bonne terre.

Il est vrai que Paris, alors, rayonnait dans le monde, par la gloire de ses savants, de ses médecins, de ses chirurgiens. On venait de tous les pays, écouter les

magistrales leçons des Claude Bernard, des Trousseau, des Velpau, des Nélaton !

Aujourd'hui, de grands centres scientifiques se sont constitués et développés dans tous les pays, et l'on trouve des hommes éminents partout.

Mais la France avait encore hier, Pasteur, un des plus grands, un des plus beaux génies qui aient existé !

Borde possédait toutes les qualités du vrai médecin. Il était très instruit, très bon observateur, aimant beaucoup sa profession, lisant, étudiant sans cesse, au courant de tous les progrès, de toutes les nouvelles idées, possédant un esprit critique très remarquable, et ayant surtout des idées générales très étayées. Aucune branche de notre art ne lui était étrangère, il faisait de la médecine, de la chirurgie, de l'obstétrique, etc., etc., et tout ce qu'il faisait, il le faisait en maître.

Auprès des malades il était bon, doux, aimable, compatissant, gai, plein de bonne humeur. — Moi, disait-il, je suis l'ami de tous mes clients. C'est un tort, ajoutait-il, en riant, parce que les monstres en abusent, mais la sympathie reconforte plus que le vin de quinquina.

J'ai connu beaucoup de médecins ayant de grandes qualités professionnelles et morales, mais Borde était la perfection de ce qu'on appelait, autrefois, le médecin de famille.

Le médecin de famille ! quelle belle qualification. Combien n'avez-vous pas connu de médecins qui l'ont méritée : Turpin, d'une délicatesse de sentiments si exquis ; Faget, qui a fait de si beaux travaux sur la fièvre jaune ; Beugnot, qui fut un clinicien de premier ordre ; Deléry, qui vous disait dans les coins des vers charmants ; et d'Aquin, ce cher ami, qui, à dix-huit ans, très beau garçon, se rendant à Paris pour étudier la médecine, se trouva seul, dans un compartiment du chemin de fer du

Havre à Paris, avec une jeune et jolie femme, entreprenante et menaçant son innocence. Il tira son chapelet et se mit à prier avec ferveur, en disant : *Vade rétro satanas ! vade retro satanas !* et Satan ne s'en alla pas ! ! et d'Aquin, dis-je, qui faisait cinquante visites par jour, dont trente pour les pauvres. Et Victor Grima, dont l'habileté opératoire et la science approfondie des maladies des yeux, n'ont jamais fait oublier son esprit si fin et si délié ; et le Dr. J. H. Lewis, et le Dr. Lambert, nos doyens, au vaste savoir, à l'expérience consommée ! J'en passe et des meilleurs.

Borde parmi tous ces médecins remarquables avait conquis une des premières places, et jusqu'à sa mort sa réputation et son autorité ne firent que grandir.

Il possédait les qualités morales qui distinguent les hommes et qui surtout les font estimer et aimer. Il était naturel, franc, loyal, généreux, plein de cœur.

Sa grande situation ne lui avait pas tourné la tête, il était resté simple, modeste et jamais on ne le vit monter au capitole, *coram populo*, pour remercier les Dieux de ses succès, dont il ne parlait jamais. Sa sincérité était absolue, sa loyauté brillante et droite comme une épée, son amitié toujours en éveil pour partager vos peines, toujours riante pour participer à vos joies.

Sa générosité.. Un jour un de ses amis l'envoie chercher:—Qu'est-ce que tu as ? lui demande Borde.—Je suis malade, je ne dors pas, j'ai perdu mon appétit, je suis toujours inquiet.. Borde l'examine : — Je vois ce que c'est.. tu as des billets à payer ?.. et une heure après, l'ami recevait la bonne ordonnance, pour le tirer d'embarras et le guérir !

Avais-je raison de vous dire que c'était un grand médecin et un grand cœur !

Son esprit était très cultivé ; il était passionné d'art et

de littérature ; il savait nos poètes par cœur, et connaissait à fond nos classiques.

Sa conversation était pétillante d'esprit, piquée de réflexions originales et humoristiques, pleine comme un carquois de traits rapides et malicieux, mais sans méchanceté. Il dardait les suffisants, dégonflait les ampoulés. Sa phrase était courte, serrée, pleine de suc. A causer avec lui, on perdait la notion du temps.

Il avait une charmante famille, une femme digne de lui, possédant toutes les vertus, et trois enfants qu'il adorait. Mon ami jouissait donc de tous les bonheurs. Il était encore jeune lorsque, par excès d'un travail sans repos, sa santé commença à chanceler. Un jour, il vint me confier ses craintes et ses inquiétudes. Je lui conseillai le repos, un voyage en France. " Et mes clients ?" me dit-il. — Ils n'oseront pas être malades pendant votre absence, lui dis-je en riant. Il ne m'écouta pas, et affaibli, se traînant à peine, de jour, de nuit, il allait, allait toujours. Les remontrances amicales, les prières, rien ne fit.— Un médecin, disait-il, doit mourir dans sa voiture.

Je fus auprès de lui les derniers jours de sa vie. Son courage fut héroïque. Pas un instant de faiblesse devant l'inévitable qu'il connaissait. Il ne pensait qu'à sa famille, essayant par ses dernières dispositions de rétrécir le vide qu'il allait laisser. Hélas ! il devait emporter la joie et le bonheur de la maison !

Souvent il m'exprima ses regrets de n'être pas là, pour guider à ses débuts, de ses conseils et de ses leçons, son fils Robert qui allait être reçu médecin. Robert avait l'intelligence et les qualités de cœur de son père. Il a été enlevé à la fleur de l'âge, à l'amour et à la tendresse des siens.

Le jour de sa mort, Borde, en me prenant les mains

me dit : Ce sera pour minuit ! Et à minuit précis, il rendit le dernier soupir.

Le 6 mai 1888, je perdis mon meilleur ami.

DR. J. TOUATRE.

## NOTES DE VOYAGE.

Si au 18e siècle on eût dit a nos aïeux que leurs descendants parcourraient le monde en moins de soixante-dix jours, les savants de cette époque, je le crains, auraient couvert une telle proposition d'un grand ridicule. Et cependant je crois dans ce court récit de mes pérégrinations de l'été dernier, pouvoir donner conclusivement un aperçu aussi agréable que rapide, facilité par les Fulton, Edison, Pullman et autres génies de notre époque.

Partant de la Nouvelle-Orléans le premier août, je me dirigeai vers la petite ville de Cobourg, Canada, située sur les bords du lac Ontario, entre Toronto et Montréal.

Ma première étape fut Chicago, où je m'arrêtai la seconde après-midi dans ce palais connu sous le nom d'*Auditorium.* Cet hôtel est vraiment un petit monde, et le style de l'architecture non seulement fort hardi, mais d'une élégance qui laisse les célébrités de la Renaissance à l'écart. L'onyx entrant dans cette structure a seule coûté 2,500,000 francs ! Il faut vraiment l'extravagance et les fortunes acquises en une journée (à la Chicago) pour permettre la réalisation et l'exécution de telles idées.

Arrivant à minuit à Detroit, vieille cité fondée par le Comte de Cadilhac, à l'époque où le Canada était une de nos colonies florissantes, je me sentis ravi par la splendeur de la nuit sur ce bras de mer que l'on nomme

“ Detroit River,” et qui n’est rien qu’un conduit entre les lacs Huron et Erie. Les innombrables lumières électriques sur les rives, ainsi que sur les navires et les bateaux, produisaient un effet éblouissant.

Le lendemain matin à neuf heures, nous arrivâmes à Toronto, capitale de l’Ontario et la seconde ville du Canada, tant en population qu’en importance commerciale. Toronto possède environ cent trente mille âmes ; c’est le centre du mouvement de l’élément anglo-saxon, tandis que l’ancienne domination fançaise est encore bien visible à Montréal et surtout à Québec.

Cette dernière ville est dénotée comme le Gibraltar de l’Amérique. C’est à Toronto que le touriste s’embarque généralement sur les bateaux de la compagnie de navigation du fleuve Richelieu pour les Mille Iles et le St. Laurent. Cette ville possède quelques beaux édifices, parmi lesquels nous avons remarqué le Palais du Parlement, de nombreuses églises catholiques, anglicanes et presbytériennes, des collèges, des hôpitaux, etc. Plusieurs grandes usines attestent l’importance de ses industries et de ses fabriques. Elles sont stimulées par un tarif douanier d’une protection à outrance tout à fait populaire, quoique renchérissant les denrées et articles de première nécessité.

Pendant un arrêt d’une heure à la gare, j’eus l’occasion de faire une courte promenade aux alentours et de renouveler connaissance avec cette jolie ville qui progresse constamment. Une des innovations récentes est le système d’arrosoirs électriques pour leurs rues principales. Ceux-ci consistent simplement en “ cars” ou “ trams” circulant sur les tramways électriques, en apparence comme les voitures de transport, contenant leur entière capacité d’eau et se suivant toutes les heures, de sorte que l’habitant ne souffre aucunement de la poussière, ni

dans le tramway ni chez lui. C'est fort regrettable que jusqu'à présent nous ne soyons pas parvenus à la Nouvelle-Orléans à l'adoption de ce système, qui nous a été offert déjà plusieurs fois. Le conseil municipal, quoiqu'ayant promulgé une loi forçant les compagnies de transports électriques à l'arrosage des rues traversées par elles, s'est endormi depuis, et cette loi, comme beaucoup d'autres, est complètement ignorée et supprimée par l'influence des monopoles.

J'observai aussi près de la gare deux compagnies de " Montagnards Ecossais " se rendant au Canada Nord-Ouest. Leur costume pittoresque amusait beaucoup de monde. Ces " sans culottes," avec leurs petites jupes courtes, qui couvrent à peine les hanches du plus strict nécessaire (évidemment le gouvernement britannique a l'œil au côté pratique, ne voulant dissiper ses ressources à l'équipement des troupes), sont presque nus jusqu'à la cheville. Leurs bonnets et le reste de l'accoutrement sont assez bizarres. Ces troupes sont chargées, avec la milice canadienne comme auxiliaire, de la police et surveillance des Indiens et métis peuplant les déserts du Manitoba et de Winnipeg. L'élément le plus réfractaire consiste principalement en "sang-mêlé" (Franco-Indiens) qui presque toujours fomentent la révolte parmi ces demi-sauvages, malgré les efforts des missionnaires et autres.

De Toronto nous longeons le lac qui est presque toujours en vue, traversant de jolies prairies bien fleuries, une campagne un peu accidentée. Ça et là des cours d'eau limpides et de nombreux villages et hameaux, construits principalement d'un mélange de pierres cassées et de mortier (concrete), avec nombres de jolies maisonnettes en bois, peintes de couleurs attrayantes.

L'agitation parmi les Canadiens au sujet de l'annexion

aux Etats-Unis est beaucoup plus discutée ailleurs que dans le pays même. C'est un peuple sobre, doué d'une grande énergie et de frugalité. L'agriculture y est au premier rang et les descendants des paysans normands y sont généralement prospères. Fidèles au commandement " Croissez, multipliez et remplissez la terre," ils ont presque tous de nombreuses familles. Ce phénomène (pour les Parisiens du moins) se produit également dans l'élément anglo-saxon.

Mais, je vous prie, pardonnez ma digression, et retournons (pas à nos moutons) mais à mon voyage.

Après deux journées d'un charmant séjour à Cobourg, ayant joui du délicieux climat de l'Ontario, je me dirigeai vers New York. Traversant le lac jusqu'à Rochester, ville très industrielle et riche de l'Etat de New York, nous y arrivâmes après une traversée de quatre heures. Cette ville de trois cent mille âmes se répète six ou huit fois dans cet " Etat Empire " où tout va à pas de géants. Les articles de ses manufactures sont vendus dans leurs propres bureaux à New York.

Le " New York Central Railroad " nous transporte dans la Métropole en huit heures et nous arrivons le lendemain, jeudi matin, au milieu des chaleurs accablantes du commencement d'août. Ce même jour cent-quatre-vingt-huit personnes périrent, dans les rues ou à domicile, des suites de coups de soleil, ou d'avoir été exposées à ses rayons. Vendredi et samedi il y eut encore des résultats fatals, et nous fûmes bien aises de nous embarquer samedi à midi, à bord du bateau Cunard, " Etrurie," pour Liverpool.

Sortant de la baie un terrible accident nous attrista beaucoup. Rencontrant un " bateau élévateur" servant aux cargaisons de grains, une malheureuse maneuvre de son commandant l'amena droit à notre avant. Nous

fûmes complètement stupéfiés et dans l'impossibilité de virer ou de l'éviter, et le malheureux bateau fut complètement détruit. En moins de cinq minutes tout avait disparu dans l'abîme et une quinzaine de personnes se débattaient dans les flots. Nous en tirâmes onze et plusieurs furent noyées. Ce n'était pas un heureux présage.

Sortant lentement de la Baie après avoir passé Sandy Hook, New York se présente d'une manière grandiose, avec ses édifices monstres, véritables tours de Babel. On aperçoit le plus longtemps le dôme doré (genre Hôtel des Invalides) du "World's Building," espèce de squelette suggéré par les mêmes idées qui font de son journal du dimanche l'objet du ridicule et des bons mots de l'opéra-bouffe et du vaudeville de l'Amérique.

Nous avons passé les "fortifications formidables" du port presque sans les apercevoir. L'Ile du Gouverneur est la pièce de résistance des défenses de New York. Elle ressemble plutôt à un îlot, rendez-vous des parties de pique-niques new-yorkais. La résistance qu'elle pourrait offrir à une attaque sérieuse serait effectivement un pique-nique pour l'ennemi.

"Ses murailles" à peine sortant de l'eau sont "hérissées" d'au moins une douzaine de vieux canons de fer, qui éclateraient en mille morceaux à la première décharge. Heureusement pour les Etats-Unis, aucun danger de guerre ne les menace, car la défense des côtes et des grands ports commerçants serait tout à fait impossible.

La statue de la Liberté par Bartholdi se montre aussi très proche, majestueuse et imposante.

Ce cadeau de la France peut être ajouté à toutes ses gracieusetés et sacrifices du siècle précédent, jusqu'à présent à peine reconnus et peu appréciés par les Américains.

Nous voilà enfin en pleine mer et le second jour dans un épais brouillard qui dura plus ou moins jusqu'à notre approche de la côte d'Irlande. Chemin faisant nous passons Terre-Neuve, rencontrant une multitude de chalands et bateaux-pêcheurs.

Plusieurs de nos passagèrs, qui en sont à leur premier voyage, font des "découvertes inouïes." Les nombreuses baleines et morues qu'ils voient de loin en loin, sautant hors de l'eau, existent simplement à l'état d'illusion optique. Il en est de même avec beaucoup des phénomènes que personne autre n'a observés.

Quittant Terre-Neuve, le soleil pendant quelques heures dissipe les brouillards, mais le lendemain nous y rentrons pire qu'auparavant.

Néanmoins nous débarquâmes à Liverpool le septième jour, après une traversée fort calme, nous arrêtant quelques heures en passant à Queenstown. De Liverpool, qui hors son intérêt commercial (étant le port le plus important non seulement de la Grande Bretagne, mais du monde entier) n'est pas attrayant au touriste, nous allons commencer la visite des points les plus intéressants sur notre route.

Partant par le train express du "London and North-western Railway," qui fait soixante milles à l'heure, Leamington fut notre première station. Cette bourgade est un "Spa" qui attire comme point de mire la plupart des Américains. Sa situation permet de nombreuses excursions en tous sens, pour visiter les points historiques immortalisés par Walter Scott et autres poètes anglais. C'est aussi à proximité de Stratford sur l'Avon, la ville natale du grand Shakespeare. Nous passons une partie du dimanche à nous promener dans les jolies rues de Leamington. De tous côtés nous observons des services religieux "impromptus." On cherchait n'importe quelle

table boîteuse chez le plus proche voisin, alors un individu (généralement le plus louche et le plus répugnant) sautait dessus, et, invoquant la bénédiction du Seigneur dans un langage fort difficile à comprendre pour moi (cockney) et peut-être même pour le bon Dieu lui-même, pérorait à intervalles, se courbant, battant des pieds et des mains, un peu comme nos nègres aux "clog dances."

Bref, en France, de telles séances parmi les villageois eussent plutôt été considérées comme des annonces de saltimbanques forains ou d'arracheurs de dents. Cependant tout le monde semblait se joindre avec "Amen," "God Bless you," etc., frappant des mains, criant comme des fous. La collecte était généralement faite par la plus jolie fille du troupeau, qui sans cérémonie se décoiffait et passait son chapeau, en guise de panier. Alors suivait la bénédiction, on s'éparpillait et on se rassemblait au premier carrefour pour recommencer de plus belle.

Lundi matin notre première excursion fut au château du Comte de Warwick, un de ceux qui échappa à la vengeance de Cromwell. Ce superbe édifice est en pierre massive, les murs de près de quatre pieds d'épaisseur, d'une architecture généralement plus solide qu'élégante. Les jardins sont fort jolis et bien entretenus. Au centre se trouve le fameux vase de dix pieds de largeur et neuf de hauteur (sans le piédestal). Dans tout le parc les employés sont fort obséquieux, vous font de profonds saluts et grognent comme des chiens enragés si vous tournez le dos sans leur donner "six pence."

L'intérieur du château est assez intéressant. L'entrée est par un escalier étroit d'où l'on pénètre dans les salons et les chambres habités par le comte et sa famille. Celle-ci a plus ou moins profité de la notoriété causée par la grande dévotion du prince de Galles à la comtesse quand elle était encore "Lady Brook." Le scandale des

jeux de baccarat parmi la jeunesse dorée de la suite du prince est encore presque d'hier. Cela n'empêche que pendant trois mois de l'été, de grandes foules vont à toutes les heures visiter le château pour voir des banalités dont on en trouve de cent fois plus intéressantes dans les musées et galeries de Londres.

De Warwick le touriste fait route vers les ruines du célèbre château de Kenilworth, la scène des vœux et des soupirs de la reine vierge, Elisabeth, avec le comte de Leicester. La munificence du comte à l'époque de cette mémorable visite au château, fut d'une extravagance à exciter l'envie de tous les courtisans, et fut effectivement le commencement de sa décadence. On vous montre aussi l'endroit où la rivale de la reine dans les amours du comte fut assassinée ou plutôt égorgée.

Il ne reste maintenant du château que quelques vieilles murailles qui s'écroulent avec les années. Mais les nombreuses légendes suggèrent à tout Anglais ou Américain cette visite comme indispensable dans leur itinéraire. Les routes de cette charmante campagne sont admirables et de tous côtés la bicyclette circule parfaitement. C'est un des sports de saison de parcourir ainsi l'intérieur de l'Angleterre et de l'Ecosse.

On va ensuite visiter Coventry, une jolie petite ville, possédant de beaux châteaux, des villas et une église assez intéressante. Cet endroit eut un rôle assez remarquable pendant la guerre civile au dix-septième siècle ; beaucoup de reliques de cette époque y sont conservées. Au fait l'Anglais me paraît faire de cela une de ses spécialités.

L'Abbaye de Stoneleigh possède aussi un certain intérêt et une promenade à travers ses jolis parcs est très agréable. Un vieux moulin à roue est beaucoup admiré et il est le sujet de beaucoup de "croûtes d'amateurs."

Mais rien n'est complet sans un pèlerinage en *terre sainte*, "le village de *Stratford, berceau de l'immortel Shakespeare.*" Situé sur la jolie rivière Avon, le coup d'œil en est charmant et la sinuosité du cours d'eau et des ruelles tortueuses vous intéresse d'avance. Le guide vous dirige tout d'abord vers la maison qui vit naître le poète.

On nous montre en bon état de conservation la vieille chambre de famille, la cuisine et la salle à manger, et le haut qui commence à devenir un peu usé et faible, malgré les efforts du comité de la ville pour restaurer et conserver la mansarde. Il y a dans une des chambres un *speudo-musée* de reliques shakespeariennes qu'un Français trouverait fort difficile à apprécier.

De l'autre côté de la rue se trouve le "Five Gable Hotel," vieille masure en bois construite au dix-septième siècle, et en bon état de conservation. Plus loin le collège, ou plutôt l'école, où Shakespeare reçut son éducation, et, à côté, un monument à sa mémoire. Ensuite nous arrivons à l'église où ses cendres sont ensevelies, mais qui, hors cela, ne possède aucun intérêt.

Un philanthrope de Philadelphie, M. George W. Childs, a fait construire une magnifique fontaine au centre du village avec la simple inscription *Childs' Memorial to Shakespeare.*

Un autre endroit beaucoup visité par les Américains est la vieille Auberge du Cheval Rouge, où Washington Irving fit un long séjour et composa d'intéressants ouvrages.

Puis on nous montre soi-disant l'endroit où Shakespeare faisait la gymnastique ; ailleurs vous pouvez faire un plongeon dans la rivière Avon de la même dalle (soi-disant) qui lui a servi ; plusieurs estaminets, moyennant une modique hausse de prix, vous offrent leurs

boissons dans un verre " lui ayant appartenu." Continuant, vous trouverez de plus en plus d'escrocs exploitant ou vous vendant de fausses reliques de ce genre.

Bref, il faut être sujet à ce culte un peu aveugle des Anglo-Américains pour permettre ces multitudes d'impositions. Avant de retourner nous visitâmes la vieille chaumière, recouverte de paille, où Shakespeare, atteint de nombreux coups de " feu sacré " allait pratiquer son Roméo *in propria persona.*

Sa belle idéale— Anne Hathaway,— qui fut la fidèle épouse de sa jeunesse, a laissé dans cette masure de nombreuses reliques fort insignifiantes qui doivent sans doute, par un procédé magique, se reproduire d'une année à l'autre; les touristes en achètent par milliers chaque saison, et en ce cas du moins, " les années se suivent et se ressemblent," car de nouvelles victimes sont faites par les imposteurs avec leurs nouveaux bibelots, fabriqués durant l'hiver précédent. A Stratford vous ne pénétrez nulle part sans acheter un billet à " un shilling" et Dieu vous préserve avant de sortir, à chaque endroit, si comme moi vous avez deux fillettes étudiant Shakespeare et enthousiastes de ses œuvres.

Nous visitâmes à notre retour à Leamington la "Pump House" qui est le "sujet affiché" dans les hôtels et les endroits publics. Ne voulant exposer mon ignorance en demandant l'explication de ce titre bizarre, je fus fort étonné en y entrant de voir que c'était simplement une maison à bains et que l'eau d'une certaine source, ayant vertus " de perlimpinpin," y était " pompée ". Donc, de là, " Pump House." C'est certes fort " Anglais ! "

Reprenant le " London and Northwestern Railway " nous fîmes route pour Londres directement, traversant une campagne magnifique. Il est à regretter que l'Angletere, à l'époque de sa révolution civile et politique,

quoique nous donnant l'exemple du régicide ainsi que des atrocités surpassant peut-être le règne de la Terreur, n'ait aussi anticipé sur nous par l'affranchissement de ses " serfs ; " car les paysans ne sont là aujourd'hui guère plus avancés que les nôtres avant 1789, quant à la possession du foyer — du *home*, à nous si indispensable et cher. Partout on vous répond : " Ceci est propriété du Duc de Devonshire, ou de Lord Stoneleigh, ou du Comte de Warwick, Earl Derby, Marquis de ci, Duc ou Comte de çà. Rarement trouverez-vous le Jacques-Bonhomme avec cinq ou dix arpents de terrain et sa modeste chaumière, appartenant à " lui-même " et à sa postérité plus tard. Ceux-ci font la fortune de la France et y contribuent ses meilleurs soldats, industriels et agriculteurs.

Eu Angleterre, la population rurale habite son chez soi comme locataires de la noblesse simplement; chaque année ils contribuent l'équivalent de la dîme, comme leurs ancêtres, depuis des siècles, et malheur à eux si, une mauvaise saison arrivant, le manque de récoltes les empêche de payer. — " Milord a besoin d'argent pour ses orgies durant la saison à Londres," et hésite rarement à mettre trois ou quatre générations de la même famille sur le pavé, dénuées de tout, saisissant la plus maigre partie de leur mobilier pour se payer.

Autre cas : Supposons qu'un heureux hasard ait placé entre les mains du locataire un montant suffisant pour acheter un coin de terre ? presque toujours, refus inévitable. M. le Duc ne veut vendre : quoiqu'il soit à ce moment criblé de dettes, il préfère hypothéquer. A de rares intervalles, vous voyez une jolie maison de campagne, de construction récente.— On vous répond que c'est un *Free-Hold.*

Rassurez-vous, il n'appartient pas à un paysan culti-

vateur. C'est généralement une "villa" construite par un riche marchand ou fabricant qui a obtenu par hasard du Lord, pendant une de ses crises financières, une vente absolue du terrain où il s'est installé.

Londres ! la plus grande cité du monde entier, tant en population qu'en étendue : nous y sommes enfin. Je me rappelle fort bien l'impression désagréable que j'en ressentis à ma première excursion dans cette ville de brouillards impénétrables, en 1889.

Ayant alors quitté Paris le dimanche matin, ou tout était gai, actif, jour de fêtes et de plaisirs, nous arrivâmes à cinq heures après-midi à Londres. Là tout est mort, morne et sombre. Personne dans les rues; endroits publics fermés. Toutefois les cercles de famille sont réunis et l'intimité de la vie domestique, le dimanche, en Angleterre, est vraiment admirable, à Londres comme en province.

Nous descendons cette fois à l'hôtel Métropole, qui est un des points de mire du touriste américain. La compagnie Gordon a là, au débouché de "Trafalgar Square," trois splendides palais— l'Hôtel Victoria, Métropole et le Grand Hôtel, à côté l'un de l'autre. L'Hôtel Cecil, encore plus prétentieux, vient d'être ouvert et là va se réfugier l'Américain exclusif, qui ne veut se souiller au contact de "M. et Mme Nouveau-Riche, marchands de lard de Chicago ou éleveurs de pourceaux dans l'Ouest." Sachez donc que "Monsieur Van Astorbilt" connaissait son arrière-grand-père qui ne descendait pas en ligne direct des Croisés, au contraire, il était peut-être batelier, tonnelier ou marchand de fromage, de cuirs ou de fourrures ! Néanmoins, chacune des trois générations suivantes a profité de la fortune de leur humble aïeul pour se fourbir. Ça et là, à force d'argent, on achète pour Mademoiselle un duc, marquis ou comte, qui devient

l'époux d'une saison et généralement dissipe la fortune de sa femme et l'abandonne ensuite. Rien n'empêche. Madame Tonneau-Martin retrousse le nez et assomme de son dédain ceux de ses compatriotes qui cherchent si bien à l'imiter et peut-être l'éclipseront dans dix ans. C'est à Londres, à Paris et dans les hôtels de Suisse et d'Italie que vous voyez et pouvez juger de la forme des gradations et dégradations de l'aristocratie américaine. Dieu m'en préserve.

La Galerie d'Art-National, équivalant un peu au Palais du Louvre, est à deux pas, et là nous commençons nos visites.

Les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture y sont vraiment innombrables et méritent plusieurs jours d'études sérieuses. La collection provient de tous les coins du monde, chaque année contribuant à son accroissement.

La grande colonne devant ce palais immortalise le héros de Trafalgar, Nelson, dont la victoire fut si funeste à la marine française, détruisant notre pouvoir naval et donnant l'empire absolu des mers à l'Angleterre. Sa statue en bronze surmonte la colonne, et à tous les anniversaires de la bataille de Trafalgar, on vient en grand cortège la couronner et la couvrir de fleurs. Durant notre séjour Li-Hung Chang, " au manteau jaune," participa aux cérémonies.

Le British Museum, Musée National Anglais. Comme le but de mon voyage était de contribuer à l'éducation de mes deux fillettes, je choisis d'abord les endroits possédant l'utile avant l'amusant. Impossible d'essayer une description de ce Musée qui n'a son égal qu'à Paris.

L'Abbaye de Westminster fut ensuite visitée. Là se combinent plus ou moins Saint-Denis et le Panthéon. L'Angleterre y a immortalisé ses grands hommes, ou par

une statue ou par une tablette sur les murs de l'abbaye, ou en plaçant une dalle dans le parquet de la salle en commémoration de ses grands poètes, littérateurs, guerriers, hommes de science, ou bienfaiteurs publics. En bas se trouvent les tombeaux et catafalques des rois et des reines, ainsi que de différents membres de leurs familles. Près de la nef de l'abbaye se trouve la salle du couronnement où a lieu la cérémonie du sacre des rois et des reines d'Angleterre, presque depuis Edouard le confesseur. Les deux vieux fauteuils qui ont survécu près de dix siècles en promettent encore autant, surtout si les successeurs de la reine Victoria sont atteints de la même attaque de longévité qu'elle. Certes avec sa progéniture de déjà 76 et qui promet d'approcher la centaine avant la fin du 19e siècle, les deux chaises royales de Westminster ne manqueront pas d'occupants, grâce aux dons prolifiques de la nature à Mme Guelph. A côté de cette salle se trouve le sépulcre dudit Edouard, un des derniers rois saxons. L'état de conservation en est vraiment merveilleux et le style d'architecture très bizarre. Le tout est fort intéressant.

En bas se trouvent les tombeaux de Marie Stuart, d'Elisabeth, d'Henri Huit et de ses nombreuses femmes, tant décapitées que mortes naturellement. Les enfants d'Edouard, les Lancastres, les Yorks—Roses Blanches et Roses Rouges, Plantagenets, etc.

L'absence du vandalisme de notre révolution a ici légué à la postérité cette église et son contenu remarquable. On pourrait facilement passer une journée entière à en étudier les monuments et l'histoire. Par contre, en France, les excès de la Révolution ont détruit non seulement les reliques de St. Denis mais en grande partie les monuments et les pièces de notre histoire.

Je puis parler dans le même sens de la Cathédrale de

St. Paul, dont l'autel et les différentes ailes contiennent de véritables merveilles au point de vue historique. Pour la sépulture des grands hommes, St. Paul est l'équivalent du Panthéon, étant consacrée exclusivement aux guerriers et à ceux qui ont bien mérité de la patrie, à l'exclusion toutefois du sang royal, qui est dans les confins des caveaux de Westminster. J'assistai durant mon séjour aux pompes funèbres de Sir John Millais, qui furent solennisées à St. Paul avec beaucoup d'éclat, et où il fut inhumé.

Le Palais du Parlement, Westminster, qui est occupé en partie par les Pairs ou Lords, et par les Commons ou chambres du bas (bas peuple— Tiers-Etat) est un peu unique et d'apparence fort imposante, sur les rives de la Tamise. Son remarquable style d'architecture et ses environs valent certes le temps d'une visite, qui est permise au public deux fois par semaine : je crois le mardi et le vendredi. La plupart des endroits à Londres et à Paris sont fermé le lundi, généralement consacré au nettoyage, mise en ordre, etc.

L'intérieur du palais de Westminster n'a rien de spécial à noter.

Les différents palais de la reine et du gouvernement, tels que Buckingham, Sommerset House, etc., ne peuvent être visités généralement sans permission, qui est toutefois facile à obtenir pour les touristes.

Parmi les nombreux endroits visités, je dois aussi mentionner Kensington Music Hall, en face du monument du Prince Albert, "Albert Memorial," lequel est d'une grande splendeur et très imposant.

Continuant nous arrivons à " Hyde-Park," la grande promenade des cortèges, où circulent toutes les après-midi de nombreuses calèches à cochers tête-poudrée, cavaliers chevauchant gaîment sur de splendides montures, etc.

Nous passons en arrivant devant la maison, "town house," du duc de Wellington et en face est placée sa statue équestre. Les jardins du parc sont jolis, comme du reste partout en Angleterre, en été. Etant à mi-chemin, je continuai vers la campagne jusqu'aux célèbres jardins de "Kew" qui pour moi possédaient ce qu'il y avait de mieux. Je passai près d'une journée à admirer les superbes collections de plantes et de fleurs, palmiers de variétés les plus rares, fougères d'une délicatesse et d'une beauté exquise: Flore de toutes nuances, formant un panorama impérissable à ma mémoire.

N'oublions pas le musée des figures de cire de Madame Tussaud, un des endroits les plus connus à Londres et qui représentent plus ou moins bien les principaux acteurs du dernier siècle et de notre époque, avec ça et là des personnages royaux et des célébrités du moyen âge.

La Chambre d'Horreurs donne généralement des frissons aux jeunes filles et aux enfants, sans toutefois, à mon point de vue, le mériter.

La collection napoléonienne est aussi digne d'être vue à loisir.

Impossible de voir Londres sans passer au moins une journée au Palais de Cristal. Cette création fut le commencement pratique des expositions modernes, sur une grande échelle, culminant à Chicago en 1893, par l'exhibition qui a étonné le monde civilisé et surtout la vieille Europe. Le Palais de Cristal est entièrement construit en verres à vitres. C'est là que la Reine Victoria inaugura la première exposition importante du monde, en 1851. Cet édifice est rempli d'une foule de modèles, de copies et de reproductions des chefs-d'œuvre des différents coins d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Pour l'étudiant, c'est une série de leçons pratiques illustrées. Ici se trouvent les temples de l'Egypte avec leur idoles,

leurs statues, etc. Là l'Inde, la Chine et tout l'Orient sont représentés d'une manière tout à fait spéciale, tandis que l'Empire Romain, la Gaule et le reste de l'Europe y ont contribué leur quota.

Mais je crois vous avoir assez fatigués de Londres, et passerai outre, quoique le sujet puisse se prolonger d'une façon indéfinie.

Allant de Londres à Douvres en route pour Paris, on peut s'arrêter une heure, si la fièvre des cathédrales est parmi vous, à Cantorbéry, le siège de l'archevêque anglican. La cathédrale est historiquement célèbre et d'une rare beauté.

A Douvres nous avons juste le temps d'aborder le bateau et, une heure plus tard, après une traversée fort orageuse et le mal de mer parmi presque tous les pères, nous débarquons à Calais, l'héroïque ville dont la mémorable défense nous rend justement fiers. Nous passons là nos bagages en douane (simple formalité) et vite,—En voiture, Messieurs les Voyageurs. Nous voilà en grande vitesse sur la route de Paris, traversant un paysage qui éclipse de beaucoup même cette belle campagne d'Angleterre dont je viens de parler. Du train nous voyons ça et là de beaux châteaux et de jolies villas, Chantilly, etc. Enfin, à l'horizon, pointe la tour Eiffel.

Nous voilà en gare du Nord....

Comme notre digne Président a complètement traité tous les points d'intérêt, tant à Paris que sur le continent, dans ses notes de voyage présentées à l'Athénée l'année dernière, il est bien de m'arrêter. Je vais donc me reposer à Paris une quinzaine de jours, et partir, à mon grand regret, le 12 septembre, arrivant ici le 25,—huit semaines après mon départ.

L. N. Brunswig.